

Travail

Analyse de textes

Titre : Analyse de textes

Du Lundi 14 Février 2011 à 00:00 **au** Lundi 28 Février 2011 à 00:00

Type de soumission : Fichier (fichier requis, description du fichier facultative)

Visibilité de la soumission : Visible par tous les utilisateurs

Type de travail : Individuel

Soumissions tardives : Les utilisateurs peuvent soumettre leur travail après la date de fin

Description

Analyse de textes

Texte n° 1

En y réfléchissant, je trouve quatre motifs qui font redouter la vieillesse : le premier, c'est qu'elle nous interdit le soin des affaires ; le second, qu'elle affaiblit le corps ; le troisième, qu'elle nous prive de presque toutes les jouissances ; le quatrième, qu'elle touche à la mort. Cherchons donc, si vous voulez, ce que chacun de ces reproches a de valeur et de fondement.

La vieillesse nous interdit les affaires. Quelles affaires ? Celles qui demandent les forces de la jeunesse ? N'y en a-t-il donc point qui soient propres aux vieillards et dont l'esprit puisse se charger, même dans un corps affaibli ? (...) On a tort de soutenir que la vieillesse ne prend plus part aux affaires. C'est comme si l'on disait que le pilote ne fait rien dans un vaisseau parce que, assis à la poupe, il tient tranquillement le gouvernail tandis que les autres grimpent aux mâts, manœuvrent sur le pont ou vident les cales. Que le vieillard ne fasse pas ce que font les jeunes gens, soit ; mais ce qu'il fait est bien plus important et meilleur. Ce n'est pas par la force, les brusques saillies et l'agilité des corps que s'accomplissent les grandes choses ; c'est par la prudence, l'autorité, les bons avis ; et loin de perdre ces avantages, la vieillesse les accroît.

(...) Quant au second reproche adressé à la vieillesse, à la vérité, je ne désire pas les forces d'un jeune homme, pas plus que lorsque j'étais jeune homme, je ne désirais celles d'un taureau ou d'un éléphant. Ce qu'on a, il convient de s'en servir, et quoi qu'on fasse, il faut le faire suivant ses forces.(...) Le cours de la vie est régulier, la marche de la nature simple et uniforme. Chaque saison de l'existence a son rang prescrit ; et la faiblesse de l'enfance, l'audace de la jeunesse, la gravité de l'âge mûr, la maturité des vieillards, sont comme autant de fruits que la nature fait éclore et qu'on doit cueillir en leur temps.(...) La vieillesse n'a point de forces ? Mais on n'en exige pas non plus de sa part, et à mon âge, on est exempté par l'âge et par les lois de toutes les charges où la vigueur du corps est indispensable. Ainsi donc nos obligations, bien loin d'excéder nos forces, ne les égalent même pas.

(...) Nous voici arrivés au troisième motif qui fait accuser la vieillesse, la privation des plaisirs. O précieux bienfait de l'âge qui nous délivre de ce qu'il y a de pire dans la jeunesse(...). Si la raison et la sagesse ne pouvaient nous inspirer le mépris de la volupté, nous devons être très reconnaissants à la vieillesse grâce à laquelle ce qu'il ne faut pas faire ne plaît pas. La volupté est l'écueil du jugement et l'ennemie de la raison ; elle éblouit, pour ainsi dire, les yeux de l'âme ; elle est incompatible avec la vertu.

(...) C'est une grande obligation que j'ai à la vieillesse d'avoir développé en moi le goût de la conversation, en même temps qu'elle y a tempéré celui du boire et du manger.

(...) Reste le quatrième grief, celui qui paraît tourmenter et alarmer le plus notre âge, l'approche de la mort, qui ne peut être loin quand on est vieux. O malheureux vieillard de n'avoir pas vu, dans son existence si longue, qu'il faut mépriser la mort ! Il faut, ou bien la dédaigner, si elle nous anéantit tout à fait, ou bien la désirer même, si elle nous conduit dans un

séjour où nous vivrons éternellement.(...) . Chacun doit être satisfait de la durée de vie qui lui est accordée(...) Qu'y a-t-il de plus conforme à la nature que de mourir lorsqu'on est vieux ?

(...) Voilà comment, pour moi, la vieillesse non seulement n'est pas chagrine, mais encore est agréable.

Cicéron, *De la vieillesse*, Hatier, « Classiques pour tous ».

Texte n° 2

Au demeurant, je déteste ce repentir qui ne survient qu'avec l'âge. Celui qui, dans l'Antiquité, disait qu'il se sentait redevable aux années de l'avoir détaché de la volupté, pensait très différemment de moi : je ne saurai jamais gré à l'impuissance du bien qu'elle aura pu m'apporter. « Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son œuvre que la faiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses. »

Nos désirs se font rares dans la vieillesse : une profonde satiété nous remplit après l'amour. En cela, je ne vois rien qui relève de la conscience ; le chagrin et la faiblesse nous imposent une vertu lâche et catarrheuse. Il ne faut pas nous laisser emporter si complètement par les altérations naturelles que notre jugement en soit finalement altéré. La jeunesse et le plaisir ne m'ont pas autrefois empêché de reconnaître le visage du vice au milieu de la volupté, et le dégoût que les ans m'apportent ne m'empêche pas plus aujourd'hui de reconnaître celui de la volupté dans le vice.

Maintenant que je n'y suis plus, je juge cela comme si j'étais encore à cet âge. Moi qui la secoue si vivement et attentivement, je trouve que ma raison est encore la même que celle que j'avais à l'âge le plus libertin. Sauf que peut-être elle s'est un peu affaiblie et a décliné avec les années. Et je trouve qu'en refusant aujourd'hui de me lancer sur ces plaisirs par souci de ma santé corporelle, elle agit comme elle le faisait autrefois pour ma santé spirituelle. Je ne l'estime pas plus valeureuse parce que je la vois hors de combat. Mes tentations sont tellement brisées et mortifiées qu'elles ne méritent pas qu'elle s'y oppose, et je les conjure simplement en tendant les mains devant elles. Si l'on remettait en face d'elle mon ancienne concupiscence, elle aurait peut-être moins de force qu'autrefois pour la contenir, je le crains.

Je ne lui vois rien juger d'elle-même qu'elle n'eût jugé déjà ainsi autrefois, je ne lui trouve aucune nouvelle clarté. C'est pourquoi, si l'on peut parler à son propos de bonne santé, c'est tout de même une santé quelque peu menacée. . Voilà un bien pitoyable remède que de devoir la santé à la maladie ! Ce n'est pas à nos misères de remplir cet office, mais à la qualité de notre jugement. Le seul effet sur moi des malheurs et des afflictions, c'est de les maudire : ils ne concernent que les gens qu'il faut réveiller à coups de fouet ! Ma raison court bien plus librement dans la prospérité ; elle est bien plus détournée et accaparée à gérer les malheurs que les plaisirs : j'y vois bien plus clair quand le temps est serein. La santé m'est un avertissement plus joyeux et plus utile que la maladie.

Je suis allé le plus loin que j'ai pu dans la voie de l'amendement et d'une vie réglée quand j'étais en mesure d'en jouir. Je serais honteux et insatisfait si je devais préférer l'infortune et la misère de la vieillesse aux bonnes années durant lesquelles j'étais sain, allègre, et vigoureux, et que l'on doive me juger, non pas selon ce que je suis, mais selon ce que j'ai cessé d'être. A mon avis, c'est la vie heureuse et non la mort heureuse, qui constitue la félicité humaine. Je n'ai pas cherché à ficeler à tout prix la queue d'un philosophe à la tête et au corps d'un homme sur sa fin ; et je n'ai pas voulu non plus que cet appendice eût à désavouer et démentir la plus belle, la plus entière et la plus longue partie de ma vie. Je tiens à me montrer et me présenter de tous côtés sous le même jour. Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu.

Je ne crains pas plus le passé que l'avenir, et si je ne m'abuse, il en a été en somme pour moi du dedans comme du dehors. C'est une des choses dont je sais gré à mon sort : pour l'état de mon corps, chaque étape est venue en son temps. J'en ai vu l'herbe, les fleurs, et le fruit ; j'en vois maintenant la sécheresse, et c'est heureux, puisque c'est naturel. Je supporte bien plus facilement les maux que j'ai quand ils surviennent en leur temps, et qu'ils me font ainsi me souvenir plus agréablement de la longue félicité de ma vie passée.

C'est aussi le cas de ma sagesse : elle peut bien avoir la même taille dans l'une et l'autre des époques de ma vie : elle n'en était pas moins plus capable autrefois de plus belles actions, plus gracieuse, plus vigoureuse, plus gaie, plus naturelle qu'elle n'est à présent, brisée, ronchonreuse, pénible. Je renonce donc aux amendements occasionnels et douloureux.

Il faut que Dieu touche notre cœur. Il faut que notre conscience s'amende d'elle-même, par le renforcement de notre raison, et non par l'affaiblissement de nos désirs. Le plaisir en soi n'est ni pâle ni décoloré parce qu'on le voit avec des yeux chassieux et troubles. La tempérance doit être aimée pour elle-même, comme la chasteté, par respect pour Dieu qui nous l'a ordonnée ; celles que nous devons aux petites misères de la vieillesse, et que je dois aux bienfaits de mes coliques, ce n'est ni de la chasteté, ni de la tempérance. On ne peut se vanter de mépriser la volupté et de la combattre si on ne la voit pas, si on l'ignore, ainsi que ses grâces, ses forces, et sa beauté la plus attrayante.

Je peux parler de la jeunesse et de la vieillesse : je connais l'une et l'autre ; mais il me semble que dans la vieillesse nos âmes sont sujettes à des maladies et des imperfections plus gênantes que dans la jeunesse. Je le disais déjà quand j'étais jeune, et alors on se moquait de moi parce que je n'avais pas de poil au menton ; je le dis encore maintenant que mon poil gris m'y autorise : nous appelons « sagesse » le fait que nos caractères soient difficiles, le dégoût envers les choses présentes. Mais en vérité, nous abandonnons moins nos vices que nous ne les changeons, et selon moi, en pire. Outre une sottise et stérile fierté, un bavardage ennuyeux, ces caractères acariâtres et peu sociables, la superstition et un goût ridicule pour les richesses alors qu'on en a perdu l'usage, je trouve dans la vieillesse plus d'envie, d'injustice et de méchanceté. Elle nous met plus de rides à l'esprit que sur le visage ; et l'on ne voit pas d'âmes, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. C'est l'homme tout entier qui se développe et puis se rabougrit.

(...) Quelles métamorphoses vois-je s'opérer chez nombre de mes connaissances, du fait de la vieillesse ! C'est une redoutable maladie, qui se répand en nous naturellement et imperceptiblement. Il faut prendre de grandes précautions et faire de constants efforts pour se prémunir contre les imperfections dont elle nous accable, ou au moins en atténuer le progrès. Je sens bien que malgré tous les retranchements que je lui oppose, elle gagne peu à peu sur moi. Je résiste tant que je le puis, mais je ne sais où elle me conduira finalement. Du moins serai-je heureux que l'on sache d'où je serai tombé.

Montaigne, *Les Essais*, livre III, chap. 2.

Répondez aux questions suivantes :

1°) Quels sont les points d'accord et de désaccord entre les deux textes sur la vieillesse ?

2°) Analysez et comparez l'usage qui est fait de la notion de « nature » dans chacun des deux textes.

3°) Duquel des deux textes vous sentez-vous le plus proche ? Expliquez pourquoi.